

La ronde des souvenirs en couleur



VISUEL Les comédiens jouent des poses, ombres chinoises dans ces cercles lumineux, sur une musique qui rappelle les films de James Bond,

» THÉÂTRE La dernière création de la Compagnie Pasquier-Rossier à l'Arsenic. Critique.

«Je me souviens de la première fois où j'ai vu pleurer ma mère, je mangeais une tarte à l'abricot.» Petits détails ou grands moments, la mémoire humaine imprime, sans que l'on y prenne garde, quelques éclats dorés du présent. Ils nous tiendront chaud le moment venu. Sélection mystérieuse des souvenirs, ivresse d'un passé encore palpitant dans nos veines.

Mardi soir à l'Arsenic, l'humeur était à la nostalgie heureuse. Pour sa dernière création, la Compagnie Pasquier-Rossier s'est laissé bercer par le texte de l'Américain Joe Brainard. Une étrange et paisible litanie, qui égrène les souvenirs de l'auteur, comme un collage de sensations et d'odeurs grappillées au vent. Une forme d'autobiographie éclatée où chaque

anecdote commence par «Je me souviens», comme une volonté de connecter l'image au temps qui défile. Georges Perec s'était d'ailleurs inspiré de ce texte pour son célèbre *Je me souviens*.

Sur scène, cinq jeunes comédiens, sobres dans leur jeans et chemise blanche, se partagent ces souvenirs colorés et très fifties d'une Amérique encore insouciant. La mise en scène de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier révèle peu à peu son imagerie pop, laissant la ronde des souvenirs s'amplifier avec une certaine malice. D'abord en rang devant un rideau noir face au public, Yves Adam, Cédric Dorier, Laurence Iseli, Salvatore Orlando et Marie-Madeleine Pasquier n'ont que l'émotion sur le visage pour peindre leurs répliques. Ils y arrivent brillamment, avec une justesse empreinte d'une grande spontanéité, même si cette première partie dure un peu.

Changement de cadence, quand l'esthétique pop vive et structurée éclate sous les lumières des projec-

teurs. Au fond de la scène, une paroi creusée de cinq grands cercles, qui s'illuminent ou s'habillent d'impressions florales colorées. Sur une musique qui rappelle les films de James Bond, les comédiens jouent des poses, ombres chinoises dans ces cercles lumineux. Et puis le comédien Cédric Dorier se transforme en Elvis et se déhanche dans un esprit follement pop art. «Je me souviens du bubble-gum»: une réplique qui résume l'état d'esprit de cette création, qui puise sa candeur dans l'universalité de ces souvenirs, ou leur aspect cocasse. Le ton est à l'intime, pas de sociologie. Si ce spectacle marque par l'étonnant et admirable aboutissement de sa ligne formelle, il n'oublie surtout jamais de raviver des émotions oubliées, de transporter les spectateurs dans un ailleurs où les sens seraient aux aguets. Je m'en souviens.

A.-S. S.

I remember, l'Arsenic, Lausanne.
Jusqu'au 12 mars. Durée: 1 h 15. Rés.
021 625 11 36

Promenade au pays des souvenirs fossiles

ARSENIC • *«I Remember» de Brainard: une expérience sensuelle agréable. Quoiqu'un peu lassante.*

Avec **«I Remember»**, de Joe Brainard, c'est à une étonnante aventure intérieure que nous convie la Compagnie Pasquier – Rossier au théâtre de l'Arsenic de Lausanne, jusqu'au dimanche 12 mars. Sur une scène qui change de visage à chaque tableau, cinq acteurs font défiler des souvenirs de rencontres, de sensations, de révélations – autant de choses qui pimentent notre quotidien –, trop ordinaires pour qu'on les remarque et qu'on ne regrette qu'une fois qu'il est trop tard.

Après un moment de doute face à une action qui «ne démarre pas», on se laisse volontiers entraîner dans cette promenade d'adultes parmi les vestiges de l'enfance. Commence alors une visite privilégiée dans un monde hybride, rencontre impromptue entre ces petits universaux qui nous rattachent à nos semblables et toutes les choses, naïves ou triviales, qu'on ne peut raconter à personne. Il est beaucoup question de sensualité: l'odeur d'un endroit, la surprise de la découverte du corps et de la sexualité, les tabous inattendus qui nous révèlent à nous-mêmes.

Cette véritable soirée diapos, pour une fois dans le bon sens du terme, baigne dans une atmosphère de coma bienheureux et intemporel, que quelques rares icônes ratta-

chent à la réalité des sixties américaines. Ecrin pour ces petits bonheurs ordinaires, la mise en scène de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier constitue elle-même une expérience hédoniste qui permet à la pièce de respirer d'un tableau à l'autre. Sur fond de couleurs rutilantes et aléatoires, les acteurs alternent les rôles de récitants immobiles ou de danseurs d'une chorégraphie légère et désarticulée.

La succession de ces mantras procure un plaisir décousu, qui suppose une certaine vigilance pour que l'arôme subtil de ces petits flashes se développe pleinement. Peinture, érotisme gay, naïveté enfantine, certains grands thèmes confèrent un semblant d'ordre cyclique à cette calme farandole de sensations fossilisées. Mais leur répétition parfois obsessionnelle peut décourager le spectateur non prévenu ou le laisser sur sa faim. On quitte les gradins de la salle comme on prend congé d'un restaurant d'avant-garde: étonné d'avoir redécouvert des saveurs anciennes avec des papilles neuves, mais un peu déçu de n'avoir pas fait un repas complet.

VINCENT LEHMANN

Jusqu'au 12 mars, Arsenic, 57 rue de Genève, Lausanne, ma, je 19h, me, ve, sa 20h30, di 18h.
Rés: ☎ 021 625 11 36, www.theatre-arsenic.ch

Souvenir, quand tu nous tiens

ÉLIANE WAEBER IMSTEPF

La Compagnie Pasquier-Rossier joue «I remember, je me souviens» encore ce soir et demain dans la petite salle de l'Espace Nuithonie. Elle a capturé et mis en chorégraphie plutôt qu'en scène un texte décousu et ludique de l'Américain Joe Brainard. «Qui dit réminiscences dit ressouvenirs confus, vagues, flottants, incertains, involontaires». Naviguant sur le fil mou et imprévisible des souvenirs qui assaillent l'esprit sans crier gare, «I remember» colle parfaitement à la définition de Sainte-Beuve.

Sourire rentré et de la dérision dans le débit, cinq comédiens – deux filles, trois garçons – jouent non pas en échanges mais en parallèle, chacun ayant un répertoire qui correspond à son physique, comme s'ils étaient les instruments d'une partition.

Ce texte si peu théâtral que chacun de nous pourrait en être l'auteur nous renvoie à nos propres souvenirs: les étonnements d'enfant, les troubles d'adolescent, les non-dits, les gênes, les fantasmes... Le contexte de l'Amérique des années 40 à 60 cadre les réminiscences dans des souvenirs collectifs et tangibles: une rock star, une actrice, une mode...

En jeans, baskets et blouse blanche, les cinq comédiens évoluent dans un espace large et neutre. Le décor découpe des ronds de lumière très expressifs: selon que les couleurs sont chaudes ou froides, elles cernent les personnages comme d'un crayon charnu ou les mettent en apesanteur.

Au début, on n'est pas sûr d'entendre la musique tant elle est ténue. Elle reste discrète, prenant juste de l'ampleur pour accompagner les rares séquences thématiques. Rares car c'est le coq à l'âne qui mène le jeu, avec des éclatements, des virages abrupts et des associations d'idées saugrenues. Pas d'axe, pas de chute. Juste un jeu souriant auquel le public prend part dans sa tête, surpris de découvrir le pouvoir de ces émotions ténues qui laissent si longtemps une trace. |